

DOM JUAN

Le petit Molière n'est pas un enfant prodige. Molière adolescent n'est pas un cancre. C'est un bon élève, le fils d'un bourgeois de Paris, qui a besoin de temps pour tourner mal, c'est-à-dire pour trouver sa voie. Quand se fonde « L'Illustre-Théâtre », il a vingt et un ans. Mauvaises affaires, prison pour dettes, interminable pérégrination dans les provinces. À trente-deux ans, il écrit sa première pièce. Quatre ans plus tard, le Roi l'autorise à s'installer dans la capitale. Happé par le succès, acteur, directeur de troupe, auteur, il travaille dans la hâte sans jamais trahir la fatigue ni l'effort. L'homme qui écrit *Dom Juan* – et qui joue Sganarelle – vient de fêter ses quarante-trois ans. Il lui reste huit ans à vivre.

Dom Juan est né sous la plume de Tirso de Molina, vers 1620. Passé en Italie, il a inspiré tel et tel auteur dramatique – Cicognini, Giliberto – mais aussi, mais surtout les anonymes de la commedia dell'arte. Deux acteurs-auteurs – Dorimond, Villiers – l'ont introduit sur la scène française. Quand vient Molière, la légende est déjà populaire, mais elle n'a pas atteint sa dimension mythique. Son *Dom Juan* (la pièce, le personnage) est un Dom Juan tout jeune, dont les siècles n'ont pas lassé l'énergie. Il lui faudra du temps, beaucoup de temps, pour que son regard se vide, pour que son fougueux appétit admette des nourritures célestes. La Grange, qui crée le rôle, n'a guère plus de vingt-cinq ans.

Molière n'est pas un docteur, il ne traite point des causes, il ne prétend pas creuser le sujet, le renouveler, l'atteindre dans son secret, lui arracher sa « vérité ». son *Dom Juan* n'est pas une étude sur le donjuanisme. Homme de théâtre, Molière nous raconte une histoire – que chacun connaît plus ou moins – un peu comme le Véronèse, avec son pinceau, nous raconte le repas chez Lévi ou les noces de Cana. Il se promène librement dans cette fable, qui remplit très bien son emploi de fable, c'est-à-dire de jardin où se promener. Au bout de la grande allée, un Commandeur de pierre marque le terme obligé de tout parcours. Inventant son chemin à chaque pas, chemin surprenant par ses raccourcis comme par ses écarts, Molière nous conduit à l'inévitable rendez-vous. Ce n'est pas lui qui nous refuserait le spectacle d'une statue mouvante et parlante. Mais, à la nuit tombée, quand nous voici arrivés et que le machiniste fait son miracle, nous constatons que la voix du promeneur, ses inflexions, ses silences, nous ont touchés plus que le conte. La statue ne valait peut-être pas le détour. Mais Paris vaut bien une messe, et le détour valait la statue.

Dom Juan est multiple, et, par sa multiplicité même, dénonce l'ensommeillement des identités tranquilles. Faut-il dire qu'il ne supporte le joug d'aucun devoir ? Faut-il dire qu'il ressent le devoir de ne supporter aucun joug ? Dom Juan voyage. Poursuivant ? Poursuivi ? De femme en femme, bien sûr, mais aussi de costume en costume, de discours en discours. Il entre de la paresse dans toute fidélité, tout serment déguise un mensonge, toute éloquence est dérisoire. Sauf peut-être celle qui se connaît pour ce qu'elle est – une ivresse – et qui jouit de se connaître (« air d'entrée » du premier acte). Aucune aventure, aucune phrase où ne puisse tomber le couperet d'un bienfaisant *et coetera*. Puis d'un silence. Vivant silence. Ce qui est triste, c'est de voir et d'entendre Elvire, Dom Louis, Carlos et Alonse, Charlotte et Mathurine, Pierrot et Monsieur Dimanche aller jusqu'au bout de leurs rôles, aussi prévisibles soient-ils, demander et redemander encore et toujours du faux-semblant.

Elvire : « Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ! » (I, 3)

Pierrot : « Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage ». (II, 1)

Charlotte : « Mon Dieu, je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit ». (II, 2)

Sganarelle : « Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde. Qu'est-ce donc que vous croyez ? ». (III, 1)

Dom Louis : « Quoi, mon fils, serait-il possible que la bonté du Ciel eût exaucé mes vœux ? Ce que vous dites est bien vrai ? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir ? ». (V, 1).

« Je croy que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit » (III, 1). « Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité » (III, 2). « Quoy qu'il en soit, laissons cela, c'est une bagatelle, « nous pouvons avoir esté trompez par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la veuë » (IV, 1). « Spectre, Fantosme, ou Diable, je veux voir ce que c'est » (V, 5).

Scepticisme, répugnance au surnaturel, explication rationnelle des miracles, possibilité de la vertu chez les athées. En quelques brèves répliques, lâchées dans le secret de la forêt ou rugies au cœur du danger, Dom Juan déclare qui il est : l'un de ces libertins des années 1630, curieux de toute expérience, avides de toute pensée (cf. René Pintard). Cet ultime rejeton de la Renaissance, brillant encore de tous ses feux, Molière le lance au grand galop sur le chemin du temps. Et le voici, au cinquième acte, toujours irrésistible, mais contemporain de son premier public : 1665. Ses manières, ses propos, ont pris un coup de vieux de trente ou quarante ans : il a « rencontré le Commandeur ». L'heure est à l'hypocrisie : « intus ut libert, foris ut moris est » (pense comme tu veux, mais porte le masque de l'ordre moral). Dom Juan, athée, fait mine de se convertir.

Cette conversion rageuse, suicidaire, donne le signal de sa perte. Molière choisit ce moment pour présenter son héros au jugement des hommes et au tribunal du « Ciel ». Le tonnerre gronde, la trappe s'ouvre. Qui est puni ? Sans doute le faux dévot que Dom Juan est devenu pour enfin mériter notre haine. Peut-être aussi Molière lui-même qui s'est, in extremis, emparé du personnage pour lui faire tenir, au bord du gouffre et à la face du monde, un sermon vengeur et joyeux.

Libertin, Dom Juan l'est encore dans l'échec de sa relation à Sganarelle. Le libertinage érudit du dix-septième siècle s'accompagne du mépris pour les superstitions populaires, et pour « le populaire lui-même. Ces lettrés, ces savants se refusent, de tout leur courage, à la tyrannie de l'opinion commune. Ironie du sort : dans sa fuite en avant, Dom Juan n'a d'autre compagnon que Sganarelle. C'est mieux que rien, et beaucoup plus encombrant. D'autant que l'esclave est amoureux du maître qu'il croit détester. De toutes ses forces, il lutte, sans bien savoir pourquoi : peut-être pour le ramener au droit chemin, peut-être pour partager ses pensées – au risque de se convertir lui-même dans le mauvais sens. *Dom Juan* est aussi l'histoire de cette rencontre impossible, de cet échange interrompu.

La première du spectacle que le Portugal présente au Théâtre de l'Europe a été donnée à Lisbonne le 15 février 1986. Avouons-le : les comédiens et toute l'équipe du Teatro Nacional D. Maria II, mes collaborateurs français et moi-même, ne sommes pas peu fiers d'avoir, ce soir-là, dans la traduction d'António Coimbra Martins, assuré la création du *Dom Juan* de Molière, intégral et non-censuré, sur la scène portugaise.

Jean-Marie Villégier
1986